

## COUCOU SUISSE

Isidore Langemond. Haute stature, la lippe saugrenue surplombant un carré de mâchoire digne d'un méchant de James Bond. Il avait de l'allure dans son trois pièces sur mesure. Un tweed au charme désuet, maison Smuggler, comme il était de tradition chez les hommes de la famille. Il était arrivé la veille au volant d'un coupé Citroën. Il aimait conduire lui-même. Pas question de céder au snobisme inutile du chauffeur personnel. Le ronflement du moteur, hurlement animal qui faisait vibrer le cuir de ses semelles, un sentiment grisant. La suite présidentielle, réservée d'une année sur l'autre. Double pièce, séjour aux mur tapissés de draperies. Située au deuxième étage de l'hôtel, elle surplombait la place de la mairie avec ses terrasses ombragées, dont la fraîcheur soulageait les promeneurs aux soirs les plus chauds de Juillet. Isidore venait systématiquement fêter son anniversaire en ces lieux. Les amis de longue date étaient prévenus. La soirée du lendemain serait mémorable, comme toujours. Une table pour six. L'armée des fidèles comme il les appelait. Ils débuteraient par une soupe froide à la manière scandinave. Concombre et écrevisses, agrémentée d'un premier cru de Puligny. Le parfait équilibre du chardonnay, les

fleurs blanches laissant place aux notes poivrées égrainant leurs caudalies sur les papilles avisées. Il en avait l'eau à la bouche. Le groom l'accueillit avec déférence. La retenue voulut par l'étiquette, alliée à chaleur familière d'une vieille connaissance que l'on retrouve après de longs mois d'absence. Ses bagages l'attendaient dans la suite. Il sentait déjà l'odeur de pin frais que dégageraient sans aucun doute les draps de flanelle, tendus sur le matelas rebondi. L'homme lui jeta un regard entendu. Il pénétra dans l'immense salon de l'hôtel où régnait une agitation inhabituelle. L'endroit grouillait d'hommes en costumes, de dames aux toilettes bien trop habillées pour un mardi de juillet. Quelle était la raison de ce soudain remue-ménage ? Isidore scruta la volée de marches qui montait en face de lui, pour voir une troupe d'employés chargés de malles disparates. Il se trame quelque chose, pensa-t-il. Il se félicita à cet instant de l'habitude qu'il avait prise de réserver en avance. Songeant un instant rejoindre sa chambre, il décida finalement de s'accorder une pause au bar de l'hôtel, afin de se délesster des tracasseries de la route. Un verre de Salers glacée lui ferait le plus grand bien.

En arrivant dans l'alcôve qui lui était habituellement réservée, il fut pris d'une désagréable sensation. Il se sentait épié.

- Idiot, bougonna-t-il, en adressant un signe au barman pour qu'il lui apporte sa boisson.

Sa table était occupée par un couple qui semblait en pleine déclinaison des confessions dans le boudoir, à la sauce Roméo et Juliette. Parfaitement inconvenant. Sonné par cette contrariété inattendue, il décida de s'installer le long du comptoir au zinc lustré. À peine s'était-il assis que les glaçons s'entrechoquaient dans le liquide jaune d'or. Il tenta un coup d'œil en direction des amoureux qui venaient de lui filouter sa niche favorite et se ravisa après avoir croisé le regard de la jeune femme. La sensation déplaisante

d'avoir été mis à nu par deux agates translucides lui déclencha un vertige.

– Reprend toi Isidore, murmura-t-il pour lui-même.

Un rire sibyllin résonna dans son dos à l'instant où l'homme s'approchait du comptoir, pour commander deux coupes de champagne. Il fit un signe de tête vers Isidore qui n'eut d'autre choix que de le lui rendre, avant d'avaler d'un trait le verre de Gentiane qui tournait au creux de sa paume humide.

– Patrice de La Motte, dit-il, adressant une main puissante dans sa direction.

La poignée de main virile le laissa interdit quelques secondes. Isidore se pencha machinalement dans la contemplation de sa montre, une automatique, mécanisme suisse. Les aiguilles défilaient à une vitesse folle. Il reposa le verre devant lui, abandonnant l'arrogant et ses flutes à champagne, avant de se diriger vers l'escalier principal. Il avait présumé de ses forces. Un peu de repos lui ferait le plus grand bien. Il montait péniblement les deux étages qui le séparaient de sa suite où il pourrait enfin prendre la mesure de son séjour estival. Numéro vingt-sept. Les chiffres dorés, centrés sur la porte acajou finirent de le rassurer. Après les premières contrariétés il allait pouvoir se détendre. Il poussa la lourde porte pour retrouver l'univers coutumier. Les magnifiques rideaux tendus aux fenêtres, le tapis persan aux abraches familières. Ses valises attendaient à côté du grand lit en bois peint. Les couleurs lui revenaient au visage. Ainsi il allait pouvoir jouir de ces instants précieux qui parsèment la vie de leurs pointillés enchanteurs.

Il s'effondra sur l'édredon moelleux quand une agitation étrange monta de la rue en contrebas. Il souleva la tête, intrigué, relevant au passage qu'une toile aux couleurs criardes avait remplacé le tableau représentant le moulin de la folie qui était habituellement accroché au-dessus de la tête de lit. Les acclamations

venant de l'extérieur se firent plus intenses, répondant au tumulte désagréable en provenance du couloir. Impossible d'avoir un peu de calme pensa-t-il, en se dirigeant vers l'imposante menuiserie entourant la fenêtre de la chambre. Il jeta un regard dehors pour apercevoir une quantité de badauds agglutinés autour d'hommes en uniformes, affairés à installer des barricades le long de la rue. Isidore cru reconnaître le garde champêtre et sa moustache brune qui lui remontait en accroches cœurs le long de ses pommettes écarlates. Les cognements contre les cloisons de la suite eurent raison de ses aspirations de ronflette. Il décida de s'enquérir de l'origine de cette ébullition soudaine. Il déboula dans les espaces communs, pour tomber nez à nez avec une dizaine d'hommes engoncés dans des salopettes bariolées. Casquettes relevées sur le front, boudins de cuir vissés sur le crâne, ils affichaient des corps rendus difformes par l'effort. Leurs tenues lardées de réclames pour une fameuse marque de voiture.

- Que se passe-t-il ? tenta Isidore, à l'instant où une femme de chambre passait à sa hauteur.
- Le Tour, Mr Langemond, le Tour de France fait étape ! répondit-elle, comme électrisée par l'enthousiasme. L'hôtel accueille l'équipe Peugeot pour la nuit. Oh, j'espère que vous ne serez pas trop dérangé, poursuivit-elle, avant de trotter à la suite des coureurs comme une enfant un soir de Noël.

Isidore observa, médusé, les cyclistes professionnels s'engouffrer dans les chambres au fond du couloir, à grand coups de tapes dans le dos et de ralliements sonores. Assurément, le sort voulait que son quarantième anniversaire ne se déroule pas comme prévu. Il regagna son lit, sous le vacarme des sportifs déterminés à se détendre entre deux étapes et tira les rideaux, alors que sa montre affichait tout juste dix-huit heures. Il attrapa la mignonette de

brandy posée sur la table de nuit, avala d'une gorgée une paire de pilules somnifères prescrites par son ami le docteur Lux et entreprit de clôturer définitivement cette journée qui avait pris une tournure déplaisante.

Le réveil fut brutal. Isidore sentit à peine la main gantée qui appuyait un coton imbibé de formol contre son visage. Il chercha à se débattre, incapable de bouger sous le poids de l'homme qui le maintenait captif. Un vertige l'assaillit. Le tampon de gaze empêchait le moindre de son de sortir de sa bouche, alors qu'il crut apercevoir, à travers la cagoule qui se penchait vers lui, le reflet bleuté d'une agate irisée. Il perdit connaissance au milieu du vaste lit qui devait lui servir de cocon délicieux.

Les rayons du soleil perçaient à travers la vitre, lorsqu'un cri le tira de son sommeil. Une douleur lancinante résonnait le long de ses tempes endolories. La femme de chambre, il reconnaissait sa voix haut perchée.

- Au secours, ils l'ont ligoté, ils ont ligoté un coureur ! À l'aide, ils l'ont enfermé dans la lingerie !

Isidore tenta de se relever avant de retomber lourdement. La rue était en pleine effervescence. Il se souvint : le Tour de France ! L'étape du jour démarrait dans quelques instants. Il se traina jusqu'à la fenêtre pour apercevoir les cyclistes alignés, prêts au départ. Au milieu des dossards bigarrés, soudain, il le vit. L'homme de la veille. Patrice de La Motte. Il était là, au milieu des coureurs, tunique Peugeot sur les épaules. Le bonimenteur leva les yeux vers l'hôtel et croisa le regard d'Isidore. Il tourna son poignet dans sa direction sur lequel Isidore reconnut sa propre montre.

- Le salaud, gronda-t-il, en manquant de s'effondrer sur ses jambes flageolantes.

Il lui adressa un clin d'œil moqueur, alors que les hurlements de la femme de ménage reprenaient de plus bel dans le couloir. L'usurpateur ajusta sa casquette, serra le guidon, alors que résonnait le coup de revolver qui lança les garçons dans une course effrénée.

Isidore se laissa glisser contre le mur, sous les clameurs exaltées de la foule encourageant les champions du jour.

On lui avait décidément joué un drôle de Tour pour son anniversaire.

*Mathieu Borderie*